

de quoi rabattre tantôt nos tentations de vanité, tantôt nos tentations de découragement. *Adveniat regnum tuum.* O Père des cieux, faites par votre grâce que dans nos vies de prêtres, nos vies d'autres Christ, tout rende le son et l'écho de ce désir, de ce besoin, de cette passion de Jésus !

Vous aurez saisi, messieurs, j'aime à le croire, le sens et l'importance de cette méditation. Vous aurez compris que, pour spéculative qu'elle puisse paraître de prime abord, elle aboutit directement, logiquement, aux conséquences les plus pratiques. De l'aveu de tous, l'humilité, le don absolu de soi et le parfait détachement, le zèle, sont de très hautes vertus sacerdotales. Ce sont ces vertus premières et nécessaires dont j'ai essayé de réveiller en vous l'estime, l'admiration et le culte, en vous montrant, d'après une théologie élevée et sûre, comment elles se fondent et se soudent ensemble, comment elles constituent en Jésus et doivent constituer chez nous une forme éminente du grand devoir de l'adoration en esprit et en vérité. *Pater tales quærit qui adorent eum.*

Amen.

CINQUIÈME JOUR

MÉDITATION DU MATIN

LE CALICE QU'IL FAUT BOIRE

CALICEM QUEM DEDIT MIHI PATER)

*Dixit Jesus Petro : ... Calicem quem
dedit mihi Pater, non bibam illum?*

(Joan. xviii, 11.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

C'est un réel avantage, si je ne me trompe, au cours d'une retraite, dans la série des méditations qui se succèdent, d'insister sur une idée principale, de faire de cette idée étudiée à fond, prise et reprise sous tous ses aspects, le point d'appui et le point de repère soit de l'enseignement donné par le prédicateur, soit de l'attention que ses auditeurs lui prêtent.

Vous avez pu vous en apercevoir, messieurs, j'use avec vous de ce procédé. Persuadé que les vies sacerdotales, — en ce temps surtout où l'activité extérieure qui s'impose, les sollicite et les entraîne à se répandre beaucoup au dehors, —

ont grand besoin de se recueillir, de se ressaisir, de se pénétrer de la beauté et de la valeur des dispositions du dedans, je vous parle de préférence du *regnum Dei intra vos est*, de la religion cachée, de la prêtrise intime, telle que Notre-Seigneur, maître et modèle, Jésus-Christ, l'a comprise lui-même et pratiquée le premier.

Fratres sancti, considerate Apostolum et Pontificem confessionis nostræ Jesum. Je ne cesse pas de vous dire : Regardez aux attitudes intérieures de Jésus homme devant son Père; cherchez à en faire l'inspiration et le type des vôtres propres. Votre sacerdoce extérieur et visible ne peut décidément être fécond que s'il s'appuie à ces fondements nécessaires.

Notre méditation de ce matin sera la continuation de l'instruction d'hier soir. En essayant d'aller au fond des choses, nous nous sommes appliqués à comprendre l'humilité, le détachement, le zèle du Christ et les hautes leçons qui découlaient pour nous de son exemple. Étudions en ce moment son incomparable esprit de résignation et de soumission dans la souffrance. *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum?* Ce ne sont que quelques mots adressés à Pierre, au moment où celui-ci, dans un faux élan de courage qui tombera vite, devant la cohorte des malfaiteurs guidés par Judas à Gethsémani, tire le glaive, frappe Malchus et le blesse; quelques mots, qui semblent viser seulement l'incident qui les provoque, mais cachent en réa-

lité la portée et l'ampleur d'un principe général et fournissent à jamais la plus noble, la plus sage, la plus bienfaisante théorie de la soumission de l'homme sous l'étreinte de la douleur; quelques mots dont chaque chrétien, plus encore chaque prêtre, doit avoir à cœur de pénétrer le sens, afin d'être toujours prêt à en déduire les applications pratiques.

Je voudrais, sous forme de digression préliminaire, faire une déclaration dont j'ai déjà touché quelque chose ailleurs, et que je crois souverainement véridique et très opportune, savoir, que de souffrir ne présuppose pas nécessairement qu'on ait été coupable ni qu'on subisse un châtement. Sans doute, c'est par le péché, c'est à cause du péché que la souffrance est entrée dans la race humaine, qu'elle s'y est installée et rendue inexpugnable; mais si du fait général qui sert à tout expliquer on veut descendre aux cas particuliers, l'explication cesse d'être toujours exacte.

Jésus, rapporte l'Évangile, rencontre sur son chemin un aveugle de naissance¹. Ses disciples, croyant faire preuve de perspicacité, se référant à l'interprétation qui se donne habituellement des maux en ce monde, lui disent : « Qui donc est coupable, de ses parents ou de lui, pour qu'il soit affligé d'une si pénible infirmité? » Et Jésus répond : « Ni cet homme, ni ses parents ne sont

¹ Joan. ix, 2.

pécheurs. Cette infirmité a sa raison d'être dans la manifestation de l'œuvre de Dieu. *Neque hic peccavit, neque parentes ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo.* » En d'autres termes, « Dieu a permis ce mal apparent pour qu'il en naisse un plus grand bien. Je vais guérir sous vos yeux, devant la foule, ce pauvre malheureux. Sa guérison lui vaudra à lui le bonheur de croire, en même temps qu'elle établira l'authenticité de ma mission et contribuera à la gloire de mon Père. »

Voilà qui est formel. La souffrance n'a pas pour explication unique, ni peut-être même prépondérante, les fautes, les péchés de celui qui souffre. Doctrine cruelle, propre à désespérer les meilleurs, que la doctrine du châtement toujours et partout. Est-ce que l'enfant au berceau, qui s'éteint sous les baisers de sa mère, au milieu de crises et de convulsions atroces, expie au sens ordinaire du mot? Non, il acquiert par son précoce martyre, par une ressemblance qu'il ignore avec le Crucifié, des droits à une gloire plus haute dans le ciel et l'éternité près de s'ouvrir. Est-ce que ces vies pures et saintes que nous couvoyons à travers la mêlée humaine, et que les pires douleurs, les privations les plus dures écrasent sans repos ni trêve, subissent les rigueurs d'un châtement mérité? Non; elles s'élèvent à une plus parfaite similitude du Maître couronné d'épines, et se préparent, comme lui, l'accès des récompenses sans fin. *Nonne oportuit Christum pati,*

*et ita intrare in gloriam suam*¹? C'est donc que la souffrance peut être, c'est donc qu'elle est plus souvent qu'on ne pense, le moyen austère, au fond miséricordieux et sage, que le Père des cieux emploie pour faire triompher en même temps l'avantage éternel de la créature et sa gloire propre : *ut manifestentur opera Dei.*

N'insistons pas. Cela dit, et sans nulle contradiction avec ce que nous avons établi dans notre instruction sur Jésus-Christ réparateur du péché, de l'expiation par la douleur, reconnaissons trois façons habituelles que la souffrance a de se produire.

Tantôt elle nous atteint directement, à l'improviste, toute seule, comme un malfaiteur embusqué sur notre route. Tantôt elle vient à nous à l'aide et par l'entremise de notre prochain. Tantôt enfin, c'est nous, nous-mêmes qui lui avons servi d'instrument; c'est nous qui sommes les artisans de nos peines. Eh bien! en chacune de ces occurrences diverses, nous pouvons et nous devons tout ramener à la parole du Christ qui porte en soi la solution suprême : *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum?*

¹ Luc. xxiv, 26.

I

La multiplicité est presque infinie des souffrances inattendues, soudaines, dans lesquelles n'entre comme facteur aucune malveillance d'autrui, que nous n'avons en rien provoquées pour notre part. Elles sont de tous les jours. Elles éclatent partout. Elles font aveuglément, ce semble, des victimes de tout âge et de toutes conditions. Voilà, par exemple, une de ces catastrophes dont le bruit suscite la stupéfaction publique : une île et sa population s'engloutissent dans la mer ; un lac intérieur brise ses murailles de glace, se déchaîne des hautes cimes, emporte dans sa course furieuse des centaines de maisons qui s'écroulent sur leurs hôtes ; les fleuves paisibles, gonflés par les pluies et les neiges, deviennent tout d'un coup des torrents et ravagent tout sur d'immenses espaces ; la foudre incendie une ferme, un hameau, un village ; le grisou éclate au fond des galeries de houille ; un vaisseau sombre en plein océan avec les passagers et l'équipage ; une rencontre de trains sur les voies ferrées jonche le sol de blessés et de morts... que sais-je ? Vous n'attendez pas de moi que je pousse plus loin une énumération qu'il vous est loisible de faire à l'aide de vos propres souve-

nirs. Les fléaux et les accidents, dont nous pouvons tous être passibles, rentrent dans la catégorie des maux spontanés, ceux dont la responsabilité n'est imputable ni aux autres ni à vous.

A un degré moins retentissant et moins tragique, dans l'intimité de nos vies et de nos demeures, que de souffrances ont ce même caractère de spontanéité irréductible ! La mort, ou subite ou causée par de longues maladies dont il n'a pas été possible d'enrayer le cours, fait son œuvre horrible sous nos yeux. Elle passe, elle emporte les êtres qui nous sont le plus chers, le père, la mère, les frères, les sœurs, les amis. C'est tout un effondrement de notre bonheur que ces vides affreux creusés au foyer domestique du jour au lendemain. Que pouvions-nous pour nous défendre contre la mort et ses ravages ? Rien, rien, rien. Il a fallu nous laisser arracher la moitié de nous-mêmes par l'implacable adversaire plus fort que nous.

Ou bien, s'il ne s'agit que de nous personnellement, voilà tout d'un coup la maladie qui, en pleine activité, en plein labeur béni de Dieu, ce semble, nous condamne au repos forcé, à l'humiliante et navrante inaction. Être prêtre, avoir trente ou quarante ans, se sentir en mesure de faire le bien par le zèle au milieu d'une paroisse ou l'apostolat des missions lointaines, par l'enseignement dans une maison d'éducation chrétienne, par des travaux apologétiques qui vengeraient la vérité, n'ambitionner rien d'autre que

l'honneur de servir la cause sacrée de l'Évangile, et voir en quelques jours, peut-être pour toujours, le beau rêve inexorablement brisé et évanoui !

En chacune de ces circonstances et vingt autres du même genre, que dire ? que faire ? quelle attitude prendre et garder ?

Tout bien pesé, il n'y a que deux attitudes possibles, suivant la théorie qu'on adopte, l'explication qu'on se donne de cette première sorte de maux. Car, de prétendre se dérober par l'insouciance et une sorte de désintéressement absolu n'est qu'un mot.

Si le monde est vide, si derrière le voile de la nature il n'y a personne à qui je puisse demander compte de ce qui arrive, si la nature n'est que le vaste ensemble des forces éternelles et aveugles qui, sans savoir d'où elles viennent et où elles tendent, produisent l'infinie variété des phénomènes ; si je ne suis moi-même qu'un de ces phénomènes, passager, fugitif, perdu dans la masse colossale de tous les autres, insignifiant à force d'y tenir peu de place et d'y être comme englouti, le problème se simplifie étonnamment. Je n'ai qu'à subir ma douleur en silence : le grain de sable écrasé et broyé sous la roue du char ne se plaint pas. Le fléau qui me ruine, la maladie qui m'abat, la mort qui frappe autour de moi et me désole, étant irresponsables, comment et à qui me plaindrais-je ? Le stoïcisme a raison. Épictète et Marc-Aurèle pensent à ravir. Il n'y a pas

d'autre attitude à prendre, d'autre sagesse à pratiquer que la fierté hautaine. Il faut tenir pour logique, pour concluant et bienfaisant, ce langage d'un poète contemporain :

Faites, faites de moi tout ce que bon vous semble,
Ouvriers inconnus de l'infini malheur...

.....
Dans l'éternel retour des fins aux origines,
Je m'abandonne en proie aux lois de l'univers¹.

S'abandonner sans protestation ni interrogation quelconque aux lois de l'univers, oui, voilà bien le dernier mot théorique et pratique d'une philosophie sans Dieu. Et si l'on veut, à tout prix, jeter sur le désespoir de ce fatalisme brutal quelque apparence de beauté, on aura la ressource, — quelle ressource ! — de penser qu'en somme la nature triomphe au sein du temps et de l'espace, que cela seul importe, que les milliards de victimes employées à produire l'harmonie totale, que la victime que je suis moi-même, doivent accepter de plein gré leurs immolations, puisque de ces immolations partielles naît et s'épanouit la magnificence sereine du grand Tout.

Mais si la doctrine d'une cause transcendante du monde est vraie, s'il y a un créateur de la nature, de ses forces et de ses lois, essentiellement distinct d'elle, qui, après l'avoir fait éclore

¹ Sully-Prudhomme, *les Vaines tendresses, la Mort*.

d'un acte de sa puissance, la dirige et la domine, *Deum factorem cæli et terræ*; si je puis et je dois croire que cet Être mystérieux, auteur, Seigneur et maître de toutes choses, est mon Père, qu'il m'autorise à lui donner ce nom, qu'il l'attend, qu'il l'exige, qu'il m'aime, qu'il veille incessamment sur moi, qu'il m'enveloppe de sa sagesse et de sa tendresse plus que l'air et la lumière où je suis tout entier plongé, le problème se complique peut-être, et toutefois, en dépit de cette complication même, il devient plus acceptable et plus clair.

Le problème se complique... Voici pourquoi. Avec la notion d'un Dieu créateur et père, nous voyons bien que la douleur, au lieu de jaillir de la fatalité des lois de la nature, peut et doit être attribuée à une cause intelligente, qui se sert pour nous atteindre de cette nature même et de ses lois. Mais alors surgit l'objection instinctive : Comment un être que je proclame bon, que je nomme « mon Père », peut-il consentir à ce que je souffre ? non seulement y consentir, mais se faire l'auteur et l'agent de ma souffrance ? Entre ces deux qualificatifs « bon » et « cause volontaire » de mes maux, n'existe-t-il pas une opposition flagrante, une irréductible contradiction ?

C'est là que la foi intervient. Je ne m'explique pas aisément les choses. Je ne résous pas la difficulté comme par enchantement. Je sais que l'opposition et la contradiction se concilient. Je le sais, je le crois, je dois le croire.

Le père le plus tendre peut imposer momentanément à son enfant des traitements austères dont l'enfant, — faute de perspicacité, — sera tenté de dire qu'ils sont immérités et durs. Ce sera là, de sa part, une impression et un langage qu'il ne réussira point à maîtriser tout d'abord. Mais si vraiment il a confiance en son père, la première surprise, la première émotion une fois tombées, il ne tardera pas à se ressaisir et à s'abandonner sans murmure.

La foi me demande d'en agir ainsi avec Dieu. Sous le coup de l'une ou de l'autre des souffrances qui surgissent à l'improviste dans ma vie et la brisent, je me persuade que tout est intentionnel et intelligent en ce qui m'arrive, au lieu d'être inconscient et aveugle. Je me persuade qu'une puissance supérieure, maîtresse des forces de la nature, a permis que j'en fusse atteint, moi plutôt que d'autres. Je me persuade que cette puissance dominatrice, malgré les apparences contraires, est sage, bonne, aimante, paternelle; que je dois lui faire crédit des motifs, pour le moment insaisissables, de ses conduites à mon égard. J'ouvre l'Évangile; je baise avec respect la parole de Jésus, je me l'approprie : « Le calice que le Père m'a donné, est-ce que je ne le boirais pas ? »

Je ne sais quoi de très intime me donne à comprendre qu'en définitive cette solution m'honore. Mystère pour mystère, il est plus digne de moi que j'aie affaire à un être vivant dont